

Document Citation

Title	Abouna
Author(s)	Olivier Barlet
Source	<i>MK2 Productions</i>
Date	
Type	distributor materials
Language	French
Pagination	
No. of Pages	4
Subjects	Haroun, Mahamat-Saleh (1961), Abéché, Chad
Film Subjects	Abouna (Our father), Haroun, Mahamat-Saleh, 2002

QUINZAINE DES RÉALISATEURS - CANNES 2002



Duo Films et Goï-Goï Productions présentent

Abouna

un film de Mahamat-Saleh Haroun





SYNOPSIS

Tahir (quinze ans) et Amine (huit ans) se réveillent un beau matin et apprennent que leur père a mystérieusement quitté la maison. Ils sont d'autant plus déçus que, ce jour là, il devait arbitrer un match de football opposant les gosses du quartier. Ils décident alors d'aller à sa recherche à travers une longue errance dans la ville, inspectant les différents lieux où il avait l'habitude d'aller. Sans résultat...

De guerre lasse, ils se laissent aller, préférant l'école buissonnière, traînant au hasard des rues, se réfugiant dans les salles de cinéma...

Un soir, dans la pénombre, il leur semble reconnaître leur père à l'écran. Les deux frères s'arrangent pour voler les bobines du film.



BIOGRAPHIE


Mahamat-Saleh Haroun est né en 1961 à Abéché, au Tchad.

Après avoir suivi les cours du Conservatoire Libre du Cinéma Français, il se tourne vers le journalisme en intégrant en 1986 l'IUT de Bordeaux.

Pendant cinq ans, il exerce cette profession dans la presse quotidienne régionale (La Nouvelle République, Sud-Ouest) et sur une radio libre locale dont il est directeur d'antenne.

En 1994, Mahamat-Saleh Haroun revient au cinéma en réalisant son premier court-métrage, **MARAL TANIÉ**, primé notamment par le festival «Vues d'Afrique» de Montréal.


En 1999, son premier film de long métrage, **BYE BYE AFRICA**, reçoit deux distinctions à la Mostra de Venise.



ÉLOGE DU RESPECT

ENTRETIEN

avec **MAHAMAT-SALEH HAROUN**



Qu'est-ce qui t'a poussé à aborder un tel sujet ?

Le phénomène se développe de plus en plus au Tchad : tous les matins, des communiqués, des avis de recherche sont passés à la radio nationale par des femmes dont les maris sont partis sans laisser de trace. J'ai voulu travailler sur la douleur de ceux qu'on laisse, ceux qu'on abandonne avec des souvenirs encore vivaces, en l'occurrence les enfants, qui vivent avec la présence de l'absent.

La mère parle d'irresponsabilité, mot que les enfants cherchent à comprendre.

C'est un mot d'adulte, un mot qu'ils ne comprennent pas, alors ils essaient de savoir ce que cela veut dire... Car c'est le premier mot qu'ils apprennent dans leur confrontation avec le monde des adultes. J'ai voulu l'interrogation des enfants sans intellectualité. L'absence ou la démission du père n'est pas propre au Tchad. Ce que les enfants demandent aux adultes, c'est comment construire et se construire quand il n'y a pas de repère, pas de transmission ?

Le père n'a pas dit qu'il était au chômage et part la queue entre les jambes.

Oui, on ne sait pas s'il a rompu avec la mère ni ce qu'il lui a dit. Il reste un mystère que les enfants cherchent à percer tandis que la vie reprend peu à peu. Pour Tahir, c'est un peu un parcours initiatique : il est très tôt confronté à des responsabilités d'adulte – c'est très courant en Afrique, mais pas seulement, hélas. Je cherche toujours, à partir d'une thématique locale, à élargir ma vision, sans pourtant perdre les aspects ancrés dans la singularité.

Ce local s'affirme par un constat des conditions de vie : eau coupée, écoute de RFI, des sacs plastiques qui jonchent les espaces publics...

Ce réalisme simple me permet de raconter le Tchad qui manque d'images actuelles. C'est aussi une manière de suivre l'école néoréaliste qui marque le cinéma que je tente de faire.

Au cinéma, les enfants voient leur père sur l'écran : ce père rêvé, c'est le cinéma comme espace du possible ?

Oui, du rêve, du possible, de la construction de soi. Je me suis construit par le cinéma, comme beaucoup de gens. Se confronter au rêve oblige à s'interroger sur sa propre réalité. Les enfants du film transcendent et transgressent ainsi l'espace cinéma pour mener leur propre enquête.

Une belle façon de rebondir sur la problématique de ton précédent film, Bye bye Africa, où la question du cinéma était crûment posée à travers le constat de sa décrépitude au Tchad.

Oui, cette décrépitude me fait mal. Parce que le cinéma, pour des pays comme le mien, peut même être constitutif d'une identité tchadienne. Livrés à eux-mêmes Tahir et Amine se réfugient dans un cinéma ; et c'est là qu'ils retrouvent leur père... C'est avec le rêve qu'on se construit un monde pour dépasser sa propre réalité : ce rêve n'est pas une évasion, c'est un rêve utile.

Le livre de chevet d'Amine est Le Petit Prince, un ouvrage occidental.

Quand on lit le début du Petit Prince, on n'a pas l'impression d'une œuvre occidentale. Ce que j'aime bien dans ce conte, c'est l'idée d'histoire vécue. Sa portée est tellement universelle que je ne le considère pas comme spécialement occidental. Peu importe en réalité la provenance d'une œuvre dès lors qu'elle me parle. Je me l'approprie et elle fait partie de moi. La frontière s'atténue avec de telles œuvres qui deviennent le patrimoine de tous.

L'image exprime fortement une morale du respect : voir à travers un rideau de perles, des couloirs, des traits de lumière...

Oui, il me semble que filmer des gens relève forcément d'une certaine morale et que c'est en effet dans le respect qu'on arrive à révéler la part de vérité des personnages. Qui dit respect dit aussi distance – une distance à maintenir par rapport à ceux qu'on filme.

Par ailleurs, j'ai beaucoup travaillé avec le chef décorateur Laurent Caverio et le chef opérateur Abraham Haïlé Biru sur un certain formalisme porteur de sens. J'ai voulu que tout ce qui se trouve dans le cadre soit signifiant, afin d'atteindre une dimension qui soit de l'ordre du sacré. Pudeur et distance s'imposent dans cette conception morale de l'image.



Les couleurs pastel confèrent de même au film une grande douceur.

Avec un ami tchadien peintre et calligraphe, Kader Badaoui, nous avons travaillé sur l'harmonie des couleurs pour que le film coule comme un fleuve en une tonalité et une harmonie fortes.

Cette quête du respect passe aussi par un rythme proche de la méditation, de la contemplation.

Un film reflète l'espace dans lequel il s'inscrit. La vie à N'djaména n'est pas la même qu'à Paris ou Hong-Kong. Il ne s'agit pas de tomber dans l'ennui mais de respecter ceux qu'on filme en tenant compte de leur environnement, de leur rythme, de leurs mouvements.

Les travellings et les mouvements de caméra tout en douceur concourent à cette tentative de capter l'humain.

On cerne les gens quand on leur laisse le temps. Pour laisser sa dimension à un personnage, il faut qu'il soit dans son espace, sa vérité. Je refuse ainsi de multiplier les gros plans qui me donnent souvent l'impression de déflorer le personnage.

La musique d'Ali Farka Touré conforte tout ce qui vient d'être dit : elle coule comme un fleuve et porte à la contemplation.

Elle parle véritablement et apporte toujours une dimension supplémentaire au film. En écrivant le scénario, je l'avais déjà en tête. Sans le connaître, je me sens en parfaite communion avec ce musicien malien.

propos recueillis par Olivier Barlet
www.africultures.com



4P #35863




Scénario et réalisation Mahamat-Saleh HAROUN
Image Abraham HAILE BIRU
Montage Sarah TAOUSS MATTON
Son Marc NOUYRIGAT
Décor Laurent CAVERO
Musique originale Diego Moustapha NGARADE
Direction de production Moctar BA
Production exécutive Kalala HISSEIN DJIBRINE
Production déléguée Guillaume DE SEILLE pour Duo Films

Tahir
Amine
La mère
La muette
Le père
Le marabout

Ahidjo Mahamat MOUSSA
Hamza Moctar AGUID
Zara HAROUN
Mounira KHALIL
Koulsy LAMKO
Garba ISSA

Avec le soutien de :
Commission Européenne – Fonds Européen de Développement, Ministère de la Promotion et du Développement (Tchad), ARTE France, Ministère Français de la Culture, Centre National de la Cinématographie, Ministère des Affaires Etrangères - Fonds Sud et ADCSud, Fonds Francophone de Production Audiovisuelle du Sud (AIF et CIRTEF), Fonds Hubert Bals et Cinemart - IFF Rotterdam, Télé-Tchad.

 **TCHAD - 2002 - 1.85 - 81 mn - n° visa : 103 299**

DISTRIBUTION : MK2 diffusion
Paris : 55 rue Traversière 75012 Paris.
Tél. : 01 44 67 30 55 / Fax : 01 43 07 29 63.
diffusion@mk2.com
Cannes : Résidence « La Brise » 24, La Croisette - 1^{er} étage.
Tél. : 04 97 06 64 80 / Fax : 04 97 06 64 89.

ATTACHÉ DE PRESSE : JEAN-BERNARD EMERY
36, rue Véron 75018 Paris.
Tél. : 06 03 45 41 84.
jb.emery@cinypresscontact.com

PRODUCTION : DUO FILMS
42 bis, rue de Lourmel 75015 Paris.
Tél. : 01 45 79 60 98 / Fax : 01 45 79 47 68.
duofilms@club-internet.fr



Photos : Frank Verdier et Abraham Haile Biru. Conception Graphique : soazig petit.